Si par hasard à notre époque l'artiste apparaît encore en « contestataire », il s'enferme inévitablement dans la représentation du refus et de la critique plutôt que dans le refus en acte du monde de la marchandise. L'artiste, en raison de sa position sociale, est incapable de remettre en question le monde dont il est issu et qui le légitime. Il peut très bien de temps à autre choquer et scandaliser le bourgeois, toujours dans une certaine limite indépassable. Ça ne mange pas de pain. D'ailleurs, en tant que catégorie sociale reconnue notamment pour son « droit » à la subversion et à la transgression, l'artiste reste le meilleur agent de la neutralisation de la critique et de son recyclage esthétique.

A MORT L'ARTISTE



texte extrait de *La fête est finie*. [http://lafeteestfinie.free.fr]

économiques et sociaux sont d'abord des rapports d'exploitation et de domination. Leur lutte - qui indiffère forcément la plupart des gens[15] - rentre parfaitement dans celle plus large des citoyennistes altermondialistes qui n'attendent qu'une chose : qu'*on* les autorise à participer équitablement à la gestion du vieux monde à l'agonie. Les artistes intermittents sont en quelque sorte des poujadistes de la culture… pour la défense du petit commerce artistique. Il n'y a donc aucune raison de les plaindre. Dans son monde, l'artiste vit dans la dénégation de la conflictualité des rapports sociaux. Le monde de l'artiste est un monde pacifié… C'est là encore un intérêt pour le bon fonctionnement de l'économie. On notera par exemple que l'artiste pauvre n'entretient aucun grief vis-à-vis de l'artiste riche. Au fond, l'artiste pauvre *jalouse* l'artiste riche. Il accusera plus volontiers le public lorsque celui-ci n'aura pas daigné consommer le fruit de son travail. Ce qui finalement énerve l'artiste intermittent qui dénonce et attaque un spectacle tel que *Star Academy*, ce n'est pas tant les conditions de travail des techniciens intermittents qui y sont employés, mais plutôt le fait que ce spectacle soit regardé par des millions de personnes. Dénoncer la dimension purement commerciale et le succès de ce genre de marchandise télévisuelle illustre bien le niveau de naïveté, d'hypocrisie ou de prétention - au choix - que peut atteindre l'artiste.

*

Se dire artiste aujourd'hui c'est une manière très branchée de se résigner à accepter - et donc à défendre - le monde marchand et à en être, sous couvert de «reconnaissance», son esclave le plus docile ; un VRP de la non-vie et de l'ennui. L'extension du terme « artiste « à une multitude d'activités - comédiens, musiciens, chanteurs, comiques, danseurs, cinéastes, photographes, designers, stylistes, etc. - est une expression de l'acceptation toujours plus grande des valeurs bourgeoises. Si cette dissolution du mot « artiste « participe à le déprécier, elle n'implique pas pour autant sa fin. Le galvaudage du mot « artiste « ne signifie pas la mort de l'artiste, bien au contraire. Si l'artiste doit mourir, c'est parce que nous avons décidé de l'annoncer ici et maintenant. Parce que nous savons très bien que tout a une fin.

15. A l'exception peut-être des lecteurs et lectrices assidus de Télérama ou des Inrockuptibles, ces torche-culs culturels de gauche.

XIXe siècle, s'explique surtout en raison du rapport paradoxal et schizophrène qu'il a longtemps entretenu avec la bourgeoisie (rejet du monde bourgeois et de ses valeurs combiné à une volonté d'être reconnu par lui). Ce progressisme s'exprimera dans le monde spécialisé de l'art au XXe siècle à travers le phénomène des avant-gardes qui s'étaient donné pour principal objectif de « faire avancer « l'art…

Mais si à notre époque l'artiste est devenu un modèle de travailleur citoyen qui a pu inspirer de nouvelles formes de gestion du capital, ce processus a permis dans un même temps d'affermir son sentiment de supériorité. Et puisqu'il représente effectivement une forme élitiste de l'activité créatrice autonome et individuelle, il participe logiquement à la légitimation du système hiérarchique moderne de domination. L'artiste prétend - et c'est l'image que la société lui renvoie - ne pas être véritablement un travailleur comme les autres. Il se situe au-dessus de la foule des autres travailleurs en produisant des objets qui autorisent « l'esprit « à s'élever loin des velléités consommatrices du bas monde vulgaire. L'artiste, distingué, porte en lui ce quelque chose que « les autres «, que nous les gueux n'avons pas : une sensibilité, une façon de voir et d'interroger le monde... Parfois il pourra dire, avec une modestie qui déguise une réelle mauvaise foi, que son travail consiste juste à vendre du rêve - alors qu'on sait très bien que la fourniture du rêve est aujourd'hui une des fonctions de base de toute marchandise - ou à nous rendre service en nous divertissant - alors que la fonction principale du divertissement dans ce monde consiste d'abord à rendre le désert et l'ennui plus supportables, plus acceptables, plus « cool «.

Le récent « combat « des artistes intermittents du spectacle est ici éloquent, quand leurs revendications de fonctionnaires ratés se réduisent à vouloir continuer à travailler en toute sécurité subventionnée. Se présentant comme des victimes de la marchandisation de *la* culture, ils en sont pourtant à la fois le résultat et un des principaux acteurs. Ces artistes qui travaillent dans l'industrie du spectacle culturel, employés pour la plupart par l'industrie audiovisuelle et le spectacle dit « vivant «, se considèrent comme des travailleurs particuliers que l'Etat doit privilégier. Sous le fallacieux prétexte de « l'exception culturelle « de défense de *la* culture (qui n'est en réalité que la défense de *leur* culture), ils exigent de la part de l'Etat une protection économique alors même qu'ils ne seraient pas tous rentables[13]. Au nom de l'art et de la création - en attendant qu'ils se lèvent au nom de l'humanité, du bien et de la civilisation - ces pauvres artistes veulent échapper, dans une certaine mesure raisonnable et négociée, aux lois de la domination marchande, afin de travailler librement à la production infinie de marchandises culturelles, participant ainsi à la consolidation du compromis social. Le combat de ces idéalistes précaires a eu au moins le mérite de décrédibiliser définitivement une forme inachevée[14] de l'artiste aux yeux de tous ceux et de toutes celles pour qui les rapports

13. Il est évident qu'il existe sur le marché plus d'intermittents que ce que l'économie culturelle a effectivement besoin. C'est le caractère flexible de ce genre d'emploi qui permet l'existence d'une armée de réserve afin d'une part d'en tirer le plus de profit et d'autre part d'en faire des travailleurs disciplinés. Cf. l'étude de Pierre-Michel Menger déjà citée.
14. «Inachevé» puisque n'acceptant pas toutes les règles du jeu marchand. C'est le propre de l'artiste pauvre.

A MORT L'ARTISTE

« J'aurais voulu être un artiste
Pour avoir le monde à refaire
Pour pouvoir être un anarchiste
Et vivre comme un millionnaire
Et vivre comme un millionnaire
J'aurais voulu être un artiste...
Pour pouvoir dire pourquoi j'existe. »
Le Blues du businessman

Avertissement

L'intention de ce texte est d'annoncer la mort prochaine d'une des figures symboliques de ce vieux monde marchand : l'artiste.

*

Si vous devez savoir qu'une telle annonce nous réjouit particulièrement, nous n'irons pas cependant jusqu'à rire de la mort de l'artiste - quand le rire dans ce siècle se réduit le plus souvent à n'être que l'expression de la résignation -, ce serait encore une façon détournée de sauver le moribond. Non plus nous ne nous permettrons de jouer sur les mots. Encourager la mort de l'artiste et participer à son enterrement est un jeu sérieux qui mérite que nous nous y attardions sans complaisance ni facilité.

*

Nous tenons également à préciser qu'aucune nostalgie ne guide notre propos. Et nous restons indifférents à toute forme de querelles strictement esthétiques - en particulier, celle éternelle opposant anciens et modernes qui sous-tend tout débat sur l'art et la culture et qui participe inévitablement au maintien de l'ordre des choses.

*

C'est bien à l'artiste que nous nous attaquons ici. La question de l'art, moins triviale, n'a que de manière anecdotique à voir avec la question posée par l'existence de l'artiste. N'importe qui dans ce monde du je-m'en-foutisme généralisé vous le confirmera.

Préambule

Pour les sept siècles qui viennent de s'écouler laborieusement, ce qu'on appelle l'histoire de l'art n'a été essentiellement que l'histoire de l'artiste. L'art s'est confondu dans l'illusion économique d'un monde immuable et sans fin, ne trouvant plus de signification ni d'intérêt que comme reflet de « l'esprit « de l'artiste. Or, sans ne vouloir froisser personne en particulier, il faut ici rappeler que cette individualité singulière que représente l'artiste est un mythe de la modernité : personnage unique et séparé, spécialisé et *voué* à son art « corps et âme «, se croyant de tout temps et de toute éternité. Les évolutions et les innovations esthétiques de ces derniers siècles doivent par conséquent être perçues, avant toute autre considération, comme un facteur de consolidation du mythe de l'artiste. Ce mythe réside dans l'idée de vocation qui, si elle n'est pas une caractéristique propre à l'artiste, fait spécifiquement de ce dernier un être spirituel idéalisé, accompli dans le monde capitaliste du règne de la marchandise et de l'accumulation illimitée. La vocation dans son sens mondain, a permis un rapport individuel de soumission au monde. C'est ce qui explique en partie la transformation de l'artisan en artiste, quand le travail artistique devient progressivement un devoir d'accomplissement (non plus seulement pour Dieu mais pour la société, pour l'homme) et un but en soi. Par conséquent, nous pouvons dire sans trembler que l'artiste est à la fois produit et agent du monde capitaliste et libéral. Son faux ennemi.

Pourtant, ce renversement qui, du culte momentané voué à l'art bascule rapidement à partir du XVe siècle vers le culte de l'artiste, marque à la fois le triomphe et la dissolution inéluctable de cette figure moderne. L'artiste aura fini par se croire œuvre. Il ne se réduit aujourd'hui qu'à une idée, une *belle* idée immortelle qu'il se fait de lui, guettant la postérité d'un air faussement désintéressé. Condamné à ne vivre que dans la représentation, l'artiste se suffit désormais à lui-même. Il est son propre but qu'il poursuit sans fin, malgré toutes les justifications hasardeuses et souvent hors de propos qu'il avance pour se sauver du néant. En ne travaillant qu'à sa conservation, il participe, qu'il le veuille ou non, à la conservation de ce monde.

L'artiste n'est pas une personne digne de confiance. Il est à l'image de la société marchande : une imposture.

La vie d'artiste

La construction de ce personnage prétentieux, narcissique, ridicule et parfois talentueux que représente l'artiste est relativement récente. On peut sans trop se tromper la faire commencer en Europe à la fin de l'époque féodale. Autour des XIIIe-XIVe siècles, une catégorie d'artisans - parmi laquelle on retrouve principalement des peintres enlumineurs, des sculpteurs et des architectes - tend à vouloir se démarquer et l'artiste reste le meilleur agent de la neutralisation de la critique et de son recyclage esthétique[9].

L'artiste est désormais totalement intégré au système de domination capitaliste - c'est la raison pour laquelle l'artiste représentatif de notre époque n'est autre que le publicitaire. Si jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'artiste a eu pour fonction principale de permettre à l'art de trouver sa place dans l'économie de marché (en donnant à croire que la réalité de ce monde ne se réduisait pas simplement à la marchandise), il a par la suite pu se consacrer entièrement à la production de marchandises artistiques dès lors que le capitalisme fit de la culture, au sens moderne et restreint, un secteur d'activité économique puissant. « *La production de masse exige l'éducation des masses ; celles-ci doivent apprendre à se conduire comme des êtres humains… Ceux-ci doivent apprendre non seulement à écrire et à compter, mais à se cultiver*[10]». Cette déclaration, en 1919, d'un riche propriétaire d'un grand magasin de Boston résume assez bien le rôle que le capitalisme confère dès la fin de la Première Guerre mondiale à cette prétendue « culture «, cette farce dans laquelle l'artiste joue complaisamment un des rôles principaux. L'instrumentalisation de la culture, dont le premier objectif fut d'éduquer les foules à la consommation de masse, l'a transformé logiquement, surtout après la Seconde Guerre mondiale, en un vaste et abondant secteur de production et d'accumulation infinies d'images et de désirs. Le spectacle mégalomane de Lille2004 en est aujourd'hui une brillante illustration, quand la culture se révèle être un moyen fort profitable pour vendre une ville. Nous serions ici tentés de crier au loup en traitant l'artiste de vendu si une telle insulte n'était pas en définitif pléonastique. L'artiste fait son boulot.

Aujourd'hui, il est un modèle de travailleur, passionné par son métier[11] : créatif, flexible, capable de s'adapter et de se renouveler en permanence face aux rythmes imposés par le marché de l'offre et de la demande culturelles illimitées[12]. Il est perçu le plus souvent comme « jeune, technologique et citoyen «, et de gauche évidemment. Son ralliement à l'idéologie progressiste du « peuple de gauche «, à partir de la fin du

---

9. L'exemple situationniste est ici symptomatique. Une des limites de cette «avant-garde» fut d'être restée prisonnière du mythe de l'artiste. Ce n'était pas tant le «dépassement de l'art» - concept qui, pour être resté assez confus, n'a bien évidemment jamais pu se concrétiser - que le dépassement de l'artiste qu'il fallait chercher. Les membres de l'IS, et Debord en particulier, n'ont jamais vraiment su, ou voulu, rompre avec cette (im)posture artistique. C'est ce qui explique pourquoi aujourd'hui tant de gens pensent que l'Internationale situationniste est avant tout le nom d'un mouvement artistique. L'IS a eu autant d'influence dans les milieux gauchistes que dans ceux du marketing et du crétinisme mondain, c'est bien connu. Et on ne retient le plus souvent de ce groupe subversif que son style.
10. Cité in La culture du narcissisme de Christopher Lasch.
11. Mais dans sa fausse pudeur, l'artiste préférera aux termes de «clientèle» et de «consommateurs» ceux plus nobles de «public» et de «spectateurs».
12. Cf. par exemple Pierre-Michel Menger, Portrait de l'artiste en travailleur : «Les artistes, aux côtés des scientifiques et des ingénieurs passent pour le noyau dur d'une «classe créative» ou d'un groupe social avancé, les «manipulateurs de symboles», avant-garde de la transformation des emplois hautement qualifiés. […] Dans les représentations actuelles, l'artiste voisine avec une incarnation possible du travailleur du futur, avec la figure du professionnel inventif, mobile, indocile aux hiérarchies, intrinsèquement motivé, pris dans une économie de l'incertain, et plus exposé aux risques de concurrence interindividuelle et aux nouvelles insécurités des trajectoires professionnelles […].»

et une critique radicale de l'ordre bourgeois, comme on aurait généralement tendance à le penser, mais plutôt sur un profond ressentiment à l'encontre d'un ordre social peu reconnaissant. Ce manque de reconnaissance - qui n'existe pourtant qu'aux yeux de l'artiste - lui fait prendre conscience que son existence et son travail n'ont de sens que dans la servilité et la soumission au pouvoir. Et voilà que l'artiste prend l'air désemparé : on le voit tantôt tourmenté, passionné, parfois proche de la folie, ne sachant plus ce qu'il veut ni qui il est, tantôt névrosé, mégalomane... Ce spectacle romantique, l'artiste le joue assez bien à la fin du XIXe siècle. Mais le ressentiment n'a qu'un temps. Dans les premières décennies du XXe siècle, l'artiste se retrouve devant un choix assez simple qu'il se doit d'affronter : assumer sa condition d'artiste et se soumettre ou rompre définitivement avec la vie d'artiste. L'artiste évidemment fera le premier choix sans hésiter trop longtemps, obstiné qu'il est à vouloir exister, sans raison précise.

L'artiste est une marchandise

Nous l'avons vu, historiquement, la construction de l'individualisme artistique est concomitante de l'affirmation de l'individualisme bourgeois[7]. Aujourd'hui, l'artiste est *achevé*. Plus rien ne le sépare fondamentalement du bourgeois contemporain et de ses aspirations : comme le jeune cadre dynamique, convaincu d'exercer une activité « stimulante «, l'artiste veut « réussir «, par tous les moyens. Il ne peut plus désormais se passer du bourgeois qui ne peut plus se passer de l'artiste. L'un ne va désormais plus sans l'autre. L'artiste devient le reflet du bourgeois, son image renversée et sa fausse bonne conscience. Sa garantie morale. Ce n'est pas par exemple un hasard si nous avons tout oublié de la majorité des artistes officiels et bourgeois du XIXe siècle pour ne retenir officiellement de cette époque qu'une grosse poignée de marginaux et d'» avant-gardistes « qui s'avançaient souvent, en apparence et de manière contradictoire, dans une attitude de refus de la réalité bourgeoise. C'est la preuve qu'à l'époque déjà peu de chose séparait réellement l'idéal artistique de l'idéal bourgeois. Le XXe siècle ne sera pour l'essentiel qu'une succession interminable d'avant-gardisme et de surenchère dans la nouveauté pour tenter de vivifier et de distraire le vieux monde marchand.

Si par hasard à notre époque l'artiste *apparaît* encore en « contestataire «, il s'enferme inévitablement dans la représentation du refus et de la critique plutôt que dans le refus en acte du monde de la marchandise[8]. L'artiste, en raison de sa position sociale, est incapable de remettre en question le monde dont il est issu et qui le légitime. Il peut très bien de temps à autre choquer et scandaliser le bourgeois, toujours dans une certaine limite indépassable. Ça ne mange pas de pain. D'ailleurs, en tant que catégorie sociale reconnue notamment pour son « droit « à la subversion et à la transgression,

7. Quand nous entendons par «individualisme bourgeois» l'idéologie de la domination de l'Homme sur l'individu.
8. Les exemples abondent. Probablement le plus ridicule aujourd'hui est celui des squats d'artistes. Très médiatisés et superficiels, ils n'aspirent qu'au confort. Sans vouloir être grossier, on peut dire que les squats d'artistes ne sont rien d'autre que des squats bourgeois.

à se séparer des autres corporations d'artisans, considérant que leur activité manuelle mérite une attention particulière, supérieure. En Italie, certains déjà se distinguent par leur travail. Ils en viennent à s'enrichir et à *«se faire un nom»*[1].

C'est à partir de la Renaissance que les puissants accordent à quelques-uns de ces artisans de l'image une place d'exception. Ceux-ci se voient dès lors invités à la table des grands, prenant goût au luxe et rompant progressivement avec la populace. Leur ambition se précise en même temps que leur prestige s'accroît. Se dessinent à l'époque les prémices de l'individualité artistique. Aspirant à faire leur place aux côtés des arts dits « libéraux «, une minorité choisie de ces habiles techniciens s'érige progressivement en *personnes d'esprit*, se séparant progressivement des préoccupations et des intérêts du bas monde. Ceux qui se croient alors touchés par le génie artistique ont désormais la fâcheuse tendance à se prendre pour des demi-dieux[2]. Ils ne sont déjà plus des hommes comme les autres.

La vie d'artiste peut commencer.

*

En Europe, jusqu'à la fin du Moyen Age, les plus doués de ces artisans étaient traditionnellement employés par les autorités religieuses et politiques. Or, dès le XIVe siècle, la haute bourgeoisie des riches marchands et banquiers, de plus en plus influente, dans une rivalité de prestige avec les princes et pour conforter son image, se met en tête d'aimer la peinture[3], articipant ainsi à l'épanouissement de cette forme d'art jusque-là quelque peu méprisée. Dans son évolution complexe que nous simplifions ici avec la plus grande rigueur, cette figure moderne qu'est l'artiste doit évidemment beaucoup à l'Eglise catholique, de la Renaissance à la Contre-Réforme. Il est redevable à l'Etat monarchique de sa prestigieuse reconnaissance sociale, avec l'institutionnalisation au XVIIe siècle des académies, symboles de l'élitisme intellectuel. Mais l'accomplissement de sa vie d'artiste, il la doit surtout à la bourgeoisie et à l'Etat moderne qui resteront jusqu'à aujourd'hui ses principaux mécènes et clients. Si à la fin du XVIIIe siècle l'artiste ne se prend plus pour Dieu, il se conforte dans son sentiment d'être « hors du commun «, mettant en avant son Moi créateur séparé du réel et de ses basses besognes. « Artiste « devient un concept sacré qu'il est désormais suspect de remettre en question.

Qu'il le veuille ou non, l'artiste incarne une forme particulière de l'individualisme libéral et bourgeois. C'est au XIXe siècle que cet idéaliste parvient à ses fins, non

1. Cf. l'exemple célèbre et emblématique de l'»embourgeoisement» du peintre italien Giotto.
2. Dès 1435, Alberti annonçait à l'aube de la Renaissance dans son traité De la peinture que l'artiste de génie, « peignant ou sculptant des êtres vivants, se distinguait comme un autre Dieu parmi les mortels [...]. Les artistes consommés, lorsqu'ils voient leurs oeuvres admirées, comprennent qu'ils sont presque égaux à un dieu».
3. A cette époque, la peinture (sur panneau puis sur toile) a pour ces bourgeois le meilleur rapport « qualité / prix « sur le marché. Les tapisseries, les œuvres d'orfèvrerie et les manuscrits sont restés le privilège de la Noblesse qui seule avait les moyens de se les payer.

sans difficulté, en imposant l'idée de l'autonomie du champ artistique, achevant de faire de l'art une activité spécialisée n'ayant plus aucun lien avec la réalité. L'artiste s'illusionne d'être enfin un individu libre sous prétexte qu'il serait désormais libre de créer. L'autonomie de l'art fera croire à l'autonomie de l'artiste, quand la célèbre formule « l'art pour l'art « cache en réalité celle beaucoup plus concrète de « l'artiste pour l'artiste «. C'est pourquoi d'un titre honorifique, le nom de l'artiste pourra progressivement se transformer en une simple marque de fabrique.

La vie d'artiste peut se finir.

*

La chute de l'ancien régime, avec les transformations économiques et sociales qui l'accompagnent, a évidemment eu un impact non négligeable sur les transformations du statut de l'artiste, c'est-à-dire sur la place que la société hiérarchisée nouvelle lui confère. Si la société bourgeoise entérine l'artiste comme figure élitiste inscrite et reconnue dans l'organisation sociale, la fin des ateliers et des corporations ainsi que l'augmentation incessante du nombre d'artistes amènent paradoxalement à fragiliser économiquement la place de l'artiste. Il devient de plus en plus difficile pour lui de trouver aide et mécénat. S'il parvient enfin à la reconnaissance et au prestige intellectuels, il fait mine de redécouvrir les lois de la survie.

Pourtant, avec le triomphe de l'ordre bourgeois, les conditions nécessaires à la pseudo émancipation de l'artiste sont enfin réunies. La bourgeoisie offre à l'artiste l'illusion de son autonomie individuelle. Le libéralisme lui concède un terrain où il pourra dès lors en toute « liberté « se consacrer à l'expression de sa sensibilité, à l'affirmation de sa personnalité et, comble du bonheur, continuer à en faire son métier. L'artiste se croit enfin libre de créer, en toute indépendance, affranchi de toutes contraintes, éloigné de la fureur du monde. Les écoles et mouvements artistiques (picturaux, littéraires, etc.) qui travaillent à rompre et à dépasser les conventions et les normes esthétiques se multiplient. Dans cette euphorie artistique qui éclate à partir du milieu du XIXe siècle, l'artiste se construit un champ d'activité qu'il croit sans limite[4].

L'artiste refusant de suivre les canons esthétiques imposés par l'Etat ira parfois jusqu'à déclarer impudemment n'obéir et ne devoir plus rien à personne. Il se met à l'époque à ressembler à un enfant gâté, capricieux et ingrat envers le bourgeois qui le fait vivre - quand il est lui-même le plus souvent issu de la bourgeoisie. Par ailleurs, inquiété par les tumultes politiques et économiques de l'époque, l'artiste aura tendance à se réfugier dans la nostalgie du confort que l'ordre ancien lui offrait. C'est pourquoi il pourra garder pendant quelque temps une posture périmée ou fausse, s'apparentant soit à celle de l'aristocrate - le modèle fantasmé de cet *homme d'ancien régime* vivant dans un *arrière-monde* dont il se croit être *l'avant-garde* - soit à celle de la bohème - mode de vie consistant pendant un temps à jouer au pauvre, au marginal en se croyant un génie inspiré et doué d'un don dont Dieu seul sait de qui il le reçoit. Il aurait été tentant à l'époque de présenter l'artiste comme quelqu'un de foncièrement réactionnaire[5] si nous n'avions pas vu au XXe siècle avec quelle facilité il s'était définitivement soumis, sans trop broncher, au monde de la marchandise et à l'Etat démocratique.

*

L'artiste ne s'est jamais vraiment interrogé sur la signification de cette liberté que lui octroyait la bourgeoisie - liberté qui, réduite à celle de l'esprit, n'est toutefois que l'illusion de la liberté. L'artiste, malgré les apparences, acceptera d'autant plus ce monde qu'il prétendra échapper aux contraintes et aux impératifs de la domination marchande. Répétons-le : l'artiste n'est pas un homme comme les autres. Il est cet individu qui croit incarner l'homme. Le mariage de la médiocrité et de l'arrogance. C'est pourquoi il se persuadera représenter dans la société - qui elle-même lui renvoie cette image - le travailleur le moins aliéné, sous prétexte que son ouvrage fait partie intégrante de sa vie, que son travail porte en soi sa propre satisfaction et que son œuvre sera toujours attachée à son nom... : cet idéaliste qu'est l'artiste se pose en modèle de l'homme émancipé, en modèle de l'homme libre tel que le conçoit l'individualisme libéral et bourgeois. On mesurera très tôt dans la réalité l'absurdité d'une telle position : alors que son travail artistique bénéficie d'une liberté toujours plus grande et qu'il refuse de plus en plus d'obéir aux contraintes et aux exigences de ses commanditaires, l'incompréhension entre l'artiste et ses clients s'accentue ; leurs goûts inévitablement coïncident de moins en moins. Ce constat, pourtant simple et évident, restera toujours trop prosaïque aux yeux de l'artiste pour que celui-ci ne l'entende pas autrement que comme une injure à sa condition. Cet ambitieux souhaite tirer tous les avantages du monde moderne (l'argent, le confort, la reconnaissance et la distinction sociale, etc.) sans en subir les inconvénients (l'obéissance aux impératifs marchands et l'acceptation du contrôle social total). C'est de cette contradiction - inhérente à sa condition d'artiste - que va notamment naître le concept romantique et fantasmé de l'artiste « maudit «, « incompris «, dont la portée symbolique permettra un temps de renforcer le mythe de l'artiste en lui donnant l'impression de s'éloigner et de se séparer davantage du reste du monde. Or, s'il fallait encore le rappeler, l'artiste n'est « maudit « ou « incompris « que dans la mesure où il ne trouve personne à qui vendre ses œuvres. L'artiste maudit - qui n'est qu'une fiction de l'individualisme artistique[6] - ne s'est pas construit sur un refus

4. Cette prétention artistique s'explique en grande partie par l'institutionnalisation de l'enseignement artistique qui se renforce à l'époque. L'artiste tel que nous le concevons aujourd'hui s'est construit en opposition au conformisme officiel. La figure de l'artiste indépendant, solitaire, voire « rebelle « n'existe que par rapport à l'artiste à la mode, officiel, « bourgeois «, et vice versa. C'est d'ailleurs cette légitimation mutuelle qui amène ces deux figures de l'artiste à renforcer leur propre sentiment de supériorité.

5. En raison d'une part de sa croyance en un mythique «âge d'or» de l'artiste et d'autre part de son pseudo mépris aristocratique des valeurs bourgeoises.

6. Dans le sens où l'artiste maudit joue son propre rôle social en s'auto-parodiant jusqu'à l'absurde. En réalité, l'artiste maudit n'existe pas. Seul existe le pauvre artiste.